

La femme coquelicot

Annick Perrot-Bishop
Victoria, B.C.

La jeune femme déambulait sur le Vieux Port, perchée sur des hauts talons, les jambes gainées de bas noirs. Sa robe très décolletée, d'un rouge éclatant, faisait vibrer les ondes de lumière autour d'elle: un coquelicot, solitaire et fascinant, au milieu d'un éblouissement gris. Ses cheveux, noirs et bouclés, se mouvaient doucement, rythmés par la cadence des pas. Ses yeux semblaient contempler un paysage lointain et pourtant familier. Les passants, qui étaient nombreux à cette heure de l'après-midi, se retournaient sur son passage. Certains hommes s'arrêtaient, faisant des commentaires désapprobateurs pour tromper le désir qui montait en eux. La jeune femme s'approcha de la berge et s'assit sur une amarre de bateau, la tête tournée vers le large, telle une figure de proue. Elle baissa les bretelles de sa robe et s'exposa au soleil, insolite nudité au milieu des vêtements encore hivernaux des passants. Un homme s'approcha d'elle pour lui parler. Elle répondit avec naturel, souriante, comme si elle le connaissait; mais déjà il s'éloignait, déçu sans doute dans sa quête. Les bretelles de la robe tombèrent brusquement, révélant la plénitude des seins blancs, vision mythique dans son dépassement du quotidien. La femme ne semblait pas se préoccuper du nombre croissant d'hommes qui s'arrêtaient. Elle restait là, immobile, le visage toujours tourné vers la mer, semblant jouir de chaque goutte de lumière qui tombait sur sa peau blanche. Elle se leva soudain et s'approchant du bord, s'accroupit, essayant de toucher l'eau de la main. Après plusieurs tentatives infructueuses, elle s'allongea à même le sol dans un équilibre

instable, la tête penchée vers l'eau. "Mais que fait-elle?...Elle tombe...ça y est, elle tombe, elle tombe!" Les commentaires fusaiement, ironiques, révélant le désir des badauds de la voir basculer dans l'eau pour que le spectacle soit encore plus excitant. Enfin, elle réussit à atteindre l'eau visqueuse du port, et se lissa les cheveux de sa main mouillée, à plusieurs reprises, le regard perdu dans un brouillard gris-bleu. C'est à cet instant précis qu'Alexandre la reconnut. "Mylène..." murmura-t-il.

Elle marche sur le chemin de pierres, juste devant moi. L'allée est bordée de platanes aux tridents tournés vers le ciel. Je ne peux m'empêcher de penser au Roi des Aulnes et à la fantastique chevauchée du père et de l'enfant qui va mourir.

Au bout de l'allée, sur la droite, se dresse le château aux toits d'ardoise pentus.

Mylène me fait signe et nous entrons dans la grande bâtisse.

L'intérieur est délabré et nous risquons à chaque instant la chute d'une pierre. "Le château va être démoli, me dit-elle, la propriété a été achetée par un promoteur qui va y bâtir deux cents villas. C'est pour cela que j'ai voulu revenir ici. Avant que tout ne disparaisse."

Nous avançons prudemment, la lumière qui pénètre à l'intérieur est auréolée de poussière blanche. Nous entrons dans une salle plus petite, à l'arrière du château. Une pierre qui tombe soudain nous fait sursauter. Elle est bientôt suivie de plusieurs

autres. Mylène me retient par le bras. “Non, nous ne pouvons faire marche arrière, nous risquons d’être blessés. Attend un peu, cela va s’arrêter.” Je m’efforce de garder mon calme, de ne pas laisser s’étendre à tout mon corps l’angoisse qui monte en moi. Mais les pierres ne s’arrêtent pas. Le rythme de leur chute se précipite, et soudain, dans un fracas assourdissant tout un pan de mur s’effondre devant nous, obstruant le passage vers la sortie. Nous sommes emmurés! Je me précipite vers les pierres pour essayer de les soulever, mais ce sont de gros blocs, et mes efforts restent vains.

Mylène ne fait pas un geste. “Calme-toi, dit-elle, nous sortirons, je te le promets, mais il faut attendre la nuit.”

La jeune femme s’était relevée, avait rajusté ses bretelles et s’éloignait à présent de sa démarche nonchalante qui semblait vouloir séduire un invisible spectateur. Alexandre la suivit prudemment, à distance. Elle traversa la rue et se dirigea vers le Quartier du Panier. L’escalier qui grimpait dans la petite ruelle fraîche et rose, les conduisit sur une place parsemée d’acacias et de bancs. La jeune femme traversa l’espace éblouissant de soleil dans un muet balancement de hanches. Alexandre la vit pénétrer dans une maison ocre dont elle avait la clef. Il attendit quelques moments, puis s’approcha de la porte d’entrée: près de la sonnette il reconnut le nom de Mylène. Il appuya deux fois, et fut surpris lorsque la porte s’ouvrit. L’escalier était mal éclairé et il dû frôler le contour des murs pour se diriger. Arrivé au deuxième étage, il trouva la porte de Mylène entr’ouverte, et frappa. “Entre, dit-elle, et assieds-toi. Je suis à toi dans un moment.” Elle apparut bientôt, vêtue d’un jean et d’un tee-shirt mauve, le regard brillant derrière de fines lunettes.

- Bonjour Alexandre, je t’attendais.
- Comment savais-tu que j’allais venir?
- Tu sais que je suis un peu sorcière....

Nous avons sans doute dormi plusieurs heures, car lorsque je me réveille, il fait nuit noire. Mylène me prend la main et me dit de la suivre. Je m’aperçois alors que le passage n’est obstrué qu’en partie et qu’un orifice nous permet de nous échapper.

Mylène avance à travers les pièces sombres du château, entourée d’un halo lumineux qui la fait ressembler à une luciole. Je ne me pose pas de questions. Je la suis, comme je l’ai toujours fait depuis l’enfance.

Dehors, la clairière s’étale au loin, blanche dans le silence lunaire. Les cyprès rythment le paysage de leurs flammes noires pétrifiées. Le temps s’est arrêté dans notre regard immobile, puis, doucement, repart, cadencé par les arbres qui défilent devant nos yeux. Le petit sentier que Mylène a emprunté, s’enfonce dans la forêt. Je la suis toujours, silhouette phosphorescente au sein d’une végétation qui se fait de plus en plus dense. Nous arrivons au bout du chemin: deux colonnes moussues, dont l’une gît à terre, marquent l’entrée d’une clairière. “C’est là, me dit Mylène, c’est là qu’ils se rencontraient autrefois, chaque troisième samedi du cycle. Viens nous allons les attendre. Peut-être vont-ils revenir cette nuit.”

Elle lui avait servi du thé et le regardait avec affection. “Tu te souviens, dit-elle, de tout ce passé que nous avons vécu ensemble? Je ne vivais qu’à travers toi. Maintenant nous avons chacun notre vie et nous pouvons nous retrouver sans nous nuire. Qu’es-tu devenu pendant toutes ces années?” Il ne répondit pas. A quoi bon dire: “Je me suis marié. J’ai deux enfants à présent.” Est-ce à cela qu’elle faisait allusion? “Rien de spécial” dit-il avec un sourire. Elle n’insista pas et se dirigea vers un secrétaire qu’elle ouvrit, et en tira une petite boîte. “Tu sais ce qu’il y a à l’intérieur?, lui dit-elle en le fixant avec intensité, j’en ai pris ce matin, et j’ai pu réaliser mes désirs.”

- Et pourtant je t'ai reconnue. Tu restes toi, malgré tout.

- C'est parce que tu es mon frère que tu m'as reconnue. Nous sommes unis au-delà de l'apparence.

Des ombres surgissent des bois environnants, ombres blanches encerclées d'une auréole d'inquiétude et d'attente.

Elles se dirigent vers le centre de la clairière et y allument un feu qui éclaire soudain des visages aux yeux de braise. Les tuniques blanches flottent autour des corps maigres qui battent la cadence d'une musique aveugle, les bouches articulent des paroles sans que leur son ne nous atteignent. Ma main presse celle de Mylène dans une interrogation muette.

Les silhouettes gesticulent, se tordent, flammes blanches qui se jettent une à une dans le brasier, bouches ouvertes d'où ne s'échappe aucun cri.

Tout disparaît brusquement dans cette étreinte suprême.

Le feu s'éteint doucement, silencieusement. Je m'approche du foyer et suis surpris d'y trouver encore des cendres. Je regarde Mylène: ses yeux brillent d'un bonheur étrange. "Moi aussi j'ai vécu cela, il faut passer par cette épreuve" dit-elle.

Elle écarte les braises brûlantes, sans paraître souffrir, et en extirpe une petite boîte. "Cette nuit est à nous."

Elle ouvre la boîte qui contient une poudre blanche et me la tend. "Prends" dit-elle.

Sans hésiter j'en absorbe une pincée.

Soudain, une force violente m'attire en arrière; je n'y peux résister. Je suis happé par une énergie qui me fait refaire le chemin parcouru avec Mylène, à reculons. Les arbres défilent à une vitesse vertigineuse, les branches égratignent mon visage et mes bras au passage. Je ressens une angoisse intolérable. Je ferme les yeux pour fuir les images chaotiques qui se bousculent autour de moi.

Je me retrouve à l'entrée du château, sur le perron, allongé sur le sol, haletant. Mylène est là. Elle prend ma tête sur ses genoux, et me caresse doucement les cheveux.

Nous entrons dans le château.

Toutes les salles sont éclairées par des candélabres géants, les sols couverts de tapis chinois, oiseaux bleus entrelacés de fleurs blanches, feuillages roses aux nervures sombres.

Nous parcourons une à une les pièces vides de tout meuble. Les rideaux sont tirés et aucun son ne semble provenir de l'extérieur; seul le bruit de nos pas feutrés par les tapis parvient à mes oreilles attentives. Arrivés devant une porte, nous nous arrêtons. Mylène me regarde: "Es-tu prêt?" dit-elle.

J'acquiesce de la tête.

Nous entrons; et alors je reconnais cette pièce pauvrement meublée: c'est notre chambre. Deux lits identiques placés chacun contre un mur forment un angle. Ils sont recouverts d'une couverture à carreaux de couleurs différentes. Le parquet est usé et porte la marque de nos jeux et de nos disputes. Au fond il y a une vieille commode dont un tiroir à moitié ouvert laisse apercevoir un désordre de vêtements d'enfants. Au centre de la chambre, un poêle diffuse une douce chaleur.

Un bonheur confus m'envahit.

Je ferme les yeux.

Il traversa à nouveau la petite place entourée de maisons ocre. Le soleil tapait sur sa nuque raidie par une tension qu'il n'arrivait pas à vaincre. Quatre heures sonnèrent à l'Eglise des Accoules, balancement d'un temps, suspendu l'espace de quatre notes. Il dévala soudain l'escalier et se retrouva dans la rue de la République, bruyante et sale. Il avançait, étourdi par la foule et les voitures, les yeux grands ouverts. Le Vieux Port surgit tout à coup au bout de l'ombre, rouge d'un soleil oblique, étincelant d'une mer blonde. Il se dirigea vers la berge d'un pas décidé. La

jeune femme à la robe coquelicot était là, assise sur une amarre de bateau, la jupe relevée très haut sur ses longues jambes gainées de noir. Lorsqu'il s'approcha d'elle, elle lui sourit.

- C'est combien? dit-il
- Deux cents, plus l'hôtel.
- Je te suis.

Ils s'éloignèrent lentement, côte à côte, avec dans les yeux un regard qui ne les quitterait plus. La sirène d'un bateau se mit à hurler au loin.